

Simone de Beauvoir : " en temps réel".

Une écriture de l'instantané.

Par Geneviève Brisac

C'est un bien grand honneur de venir parler devant vous aujourd'hui, de participer à cet hommage qui est rendu à Simone de Beauvoir. Grace à Pascale Fautrier, pendant quelques semaines, j'ai passé mon temps avec elle, et comme cela se produit toujours quand le compagnonnage avec une pensée se fait quotidien, je n'ai plus vu le monde de la même manière, certaines évidences obscurcies par l'habitude, ou la résignation, cette cataracte du conformisme, m'ont sauté aux yeux à nouveau. Je me souviens d'une soirée froide du 26 Novembre dernier. Je travaillais dans la cuisine, j'avais allumé la radio comme tous les soirs à 19h. Le journal s'égrenait, banalité de l'assassinat d'une jeune apprentie journaliste, on n'a su son nom que plus tard, on le sait désormais, si on ne l'a déjà oubliée, je la nomme donc, minuscule geste du souvenir, Anne-Lorraine Schmitt, morte pour avoir eu le tort de voyager seule dans sa rame de RER. Banalité des faits divers. Normalité du scandale. Le présentateur a enchaîné : les salaires des femmes sont de 20°/° inférieurs à ceux des hommes, malgré une loi déjà vieille de plusieurs années. Banalité d'un constat vaguement surpris, jamais de pourquoi, jamais de comment. Banalité de la traque de

Taslina Nasreen sur le nom de laquelle les fatwas s'accumulent. C'est que le monde est ainsi fait. J'eus envie de pleurer. D'éteindre le poste. Je me souvins de quelques mots décisifs : Ce sont nos efforts pour saisir tous les aspects de la vie qui la rendent si passionnément intéressante. Je me remis au travail, le meilleur remède au chagrin disait Alfred de Musset, qui avait tout essayé. Et me sentie vite rassérénée par les phrases nettes, déterminées, par le courage intellectuel jamais démenti que je puisais dans ces pages. La grande intelligence rend toute chose limpide, et même les plus compliquées !

« Si la question des femmes est si oiseuse, c'est que l'arrogance masculine en a fait une querelle. » lus-je dans la préface au Deuxième Sexe. Et je soupirai, envahie par ce soulagement que l'on éprouve toujours quand on rencontre la formulation précise de sa propre pensée. La bataille, la bataille, comme disait Henri Michaux, quel fardeau, quel incompréhensible boulet, pour nous, féministes déguisées en Sysiphe, éternellement vouées à mener les mêmes combats, mille fois gagnés, mille fois perdus, et parfois pire.

Simone de Beauvoir était donc redevenue la compagne de pensées et d'émotions qu'elle avait été pour moi, il y a quarante ans, quand je découvrais ses livres. Ou il y a trente ans, quand j'en avais vingt-cinq et que je la rencontrai pour la première et la dernière fois, et qu'elle en avait

soixante-dix, sans les paraître, sans y croire, en s'insurgeant contre cette invraisemblable calamité.

On ne peut pas parler de Simone de Beauvoir sans donner des dates, sans citer des âges, l'avez-vous remarqué ?

C'est qu'elle fut toujours obsédée du temps réel. Le temps du journal, le temps de nos artères, le temps des injustices et des révoltes, le temps des catastrophes et des espoirs, le temps des amours, des voyages, des cicatrices, le temps qui ne s'arrête jamais, qui passe, ne passe pas, s'accélère et vous laisse au tapis, fourbue et flouée.

Le temps qui passe, qui vous échappe, qu'on capture, avec des mots, des lettres, des photos, des conversations, le temps comme un boulet de passé qui vous leste, le temps comme un fardeau, une malédiction, le temps transmué en milliers de pages, ne cessa jamais de lui faire question, et cette manière si honnête de constat, cette manière si courageuse de ne renoncer jamais à une lucidité toute subjective, je lui en suis infiniment reconnaissante, j'y reviendrai.

1/ de quelques rencontres.

A l'époque donc où je l'ai lue pour la première fois, Simone de Beauvoir se découvrait mortelle. Avec stupeur. Et elle ne s'en accommodait pas. Ne s'en accommoda jamais. Et l'écrivait. Ne cessa plus jamais de l'écrire.

« Dans ces yeux de vingt ans, je me découvre déjà morte et empaillée. Que vois-je ? Vieillir c'est se définir et se réduire. Je me suis débattue contre les étiquettes, mais je n'ai pu empêcher les années de m'emprisonner. »

Moi, je n'avais que douze ans, je lisais Le Deuxième Sexe.

« Nous décrirons », disait Simone de Beauvoir, « du point de vue des femmes, le monde, tel qu'il leur est proposé, et nous pourrions comprendre à quelles difficultés elles se heurtent au moment où, essayant de s'évader de la sphère qui leur a été assignée, elles prétendent participer au mitsein humain. »

Je découvrais que j'étais libre de n'accepter aucune fatalité. Bonne nouvelle. Quelque part dans un autre espace-temps, Simone de Beauvoir publiait La Force des Choses, la guerre d'Algérie se terminait. Nous entrions dans une nouvelle ère. Elle doutait désormais, instruite par les années, qu'on pût être libre vraiment de n'accepter aucune fatalité. Le triomphe du Bien sur le Mal avait cessé d'aller de soi. Il paraissait même rudement compromis. Simone de Beauvoir, fidèle néanmoins à son immense appétit, à sa magnifique joie de vivre, à son inlassable curiosité, à son horreur phobique du passé, des contraintes, et des obligations, tenait la chronique des jours, mémorialiste infatigable et convaincue que le sens de

tout cela finirait par se matérialiser. Nous commençons juste de nous croiser.

Ce que j'en retiens ? Deux choses essentielles qui pour moi transcendent tous les débats passés, présents ou à venir, sur l'universalisme et l'essentialisme, oui, qui transcendent à vrai dire tous les débats qui ont déchiré et meurtri l'histoire du féminisme depuis cinquante ans. Des débats qui m'ont souvent semblé confirmer cette désastreuse propension qu'ont les femmes à s'auto-attaquer plutôt que de s'en prendre aux faits.

La première règle, l'inviolable, c'est l'indépendance économique. C'est presque idiot. Oui, j'éprouve une certaine gêne à écrire quelque chose d'aussi lourd, mais j'ai observé que cette évidence n'est plus tout à fait évidente aujourd'hui.

La deuxième c'est le goût inoubliable du savoir, de la pensée et de la connaissance. Les émotions de pensée. Rien de mieux. Quand on y a goûté, la joie de la connaissance est comme la joie de l'amour, inoubliable.

Grace à la lecture du Deuxième sexe, et malgré les hauts et les bas de la vie, mes rêves de rêveuse, ma solitude d'écrivain, mes combats de don quichotte, mes amours, mes chagrins, les désillusions, et les drames, je n'ai jamais renoncé à ces principes si simples : gagner sa vie, seule, acheter le journal, tous les jours, ne jamais renoncer à poser des questions, être solidaire des autres femmes, le plus possible. Être le sujet de cette

histoire dépourvue de sens, la mienne. Le sujet, maître mot pour qui veut comprendre ce dont il fut, pour Simone de Beauvoir, essentiellement question.

La vraie rencontre eut lieu un soir d'hiver chez elle, rue Schoelcher, près de Denfert-Rochereau, et elle fut franchement ratée.

Nous étions trois filles, la philosophe Marie-Jo Dhavernas, la plus passionnée, la sociologue Irène Théry, la plus dialecticienne, et moi. Nous avions préparé notre interview pendant des semaines, et les questions que nous avons rédigées ne faisaient jamais moins d'un feuillet, et le plus souvent quatre ou cinq. Ne pensez-vous pas que ? Ne croyez-vous pas que ? Des citations longues d'un mètre, une rhétorique d'époque. Alambiquée.

A chaque question, de sa petite voix nette, aigue, métallique, notre hôtesse répondait d'un minuscule oui, oui, certainement. Et c'est peu de dire qu'elle s'ennuyait.

Nous avions vingt ans, et faisons d'elle cette morte, cette empaillée qu'elle rejetait de toutes ces forces. Nous voulions juste qu'elle soit notre amie. Mais c'était trop tard.

Je ne pensais qu'à une chose, ce soir-là : à quoi rimaient ces trente paires de gants suspendus à un fil au fond de l'appartement. J'ai compris à peu près à cette époque qu'il valait mieux pour moi accepter d'être celle qui se souvient des détails idiots, Fabrice à Waterloo.

La troisième rencontre eut lieu dans une clinique où je venais d'accoucher. Donner la vie, c'est donner la mort, je tremblais devant l'absurde et irréversible engagement. Je tremblais vraiment. C'est paradoxalement Simone de Beauvoir, dont on sait qu'elle n'est pas exactement une militante de la maternité qui, ce jour-là, me vint en aide. Quelqu'un m'offrit la Cérémonie des Adieux. Quelle étrange idée. Pourtant cette lecture m'apaisa et me donna les forces dont je manquais. J'ai cherché ici une citation pour fixer mon souvenir, et si je n'en ai pas trouvé, ce n'est pas sans raison. La Cérémonie des Adieux est un drôle de mélange de souvenirs au présent, de dialogue d'après la disparition. Une dure glissade vers la séparation sans recours, mais toujours dédiée à la vie immédiate, bourrée de rencontres, de brouilles, de détails saugrenus, avec, planant partout, une sorte de point d'interrogation majeur, qui étions-nous, qui sommes-nous, que restera-t-il de toute cette vie ? Le questionnement même de l'intelligence qui ne renonce jamais. Quelque chose aussi de profondément laïc. C'est une raison profonde à ma reconnaissance.

(Citation).

2/ Mais tentons d'analyser de plus près cette dette, ce compagnonnage, qui me lie, comme tant d'autres, à la figure mouvante et complexe de Simone de Beauvoir. Je le ferai en comparant la manière dont chez elle se conjuguent l'intime et le théorique, et en particulier de 1947 à 1964, de la conception du Deuxième Sexe au moment où j'ai lu, encore si petite, ce livre si important. Sans aucun doute celui qui lui a coûté le plus cher, et a le plus apporté à d'autres femmes : le symbole et le condensé de son courage, et de sa liberté.

1947-1964. Ces deux dates sont aussi celles qui bornent sa correspondance – trois cent quatre lettres de sa part, et combien de lui ?- avec l'écrivain américain Nelson Algren, son grand amour transatlantique, comme on le nomme généralement. Son inscription- les lettres de Simone de Beauvoir, puisque nous ne disposons pas de celles de Nelson Algren est parallèle à l'écriture, à la publication et à la houleuse réception du deuxième sexe. On les a souvent opposés, comme si il y avait d'un côté la raide essayiste au turban, qui cite Montaigne et se moque de Claude Mauriac, jongle avec concepts et percepts, la compagne un rien coincée de Sartre, en un mot le célèbre Castor, et de l'autre une amoureuse joueuse, fantaisiste et passionnée, qui sait dire son désir, évoquer sa passion, une correspondante sensuelle et drôle qui use de mots crus et doux pour décrire des souvenirs brûlants. Oui, combien de fois ai-je entendu des interlocuteurs lettrés me

déclarer je donne toute son œuvre contre les lettres à Nelson Algren. Ah oui, et pourquoi ? Cette opposition est absurde et malveillante. De la même façon que la mémoire dominante si querelleuse envers les femmes a fait de Virginia Woolf une épouse frigide, elle a clivé, comme disent les psychanalystes deux Simone. L'amoureuse de Nelson, d'un côté, une vraie femme. L'institutrice, auteur du deuxième sexe. Une vraie terreur. Je veux ici vous révéler un secret : elles ne font qu'une. Ou, comme cela arrive à toutes les femmes, elle sont dix. Comment devenir sujet de sa vie, quand on est dix sous la même peau ?

L'intime et le théorique sont ici constamment inextricablement liés. Le privé est politique, le politique c'est d'abord de la pensée et des espoirs, et des rechutes. La praxis ce sont des livres, des combats, des disputes, des rencontres. Simone de Beauvoir raconte ses voyages, ses lectures, ses rhumes, ses diners, Sartre, ses conversations avec Violette Leduc, Merleau-Ponty ou Camus, son prochain roman.

Le je de l'amoureuse, de la voyageuse, de la travailleuse, de la mondaine aussi sont un seul je, souverain et souriant.

Pourtant la correspondance, comme l'essai, n'incluent pas le tout de la vie. Rien n'inclut le tout de la vie, comme l'ont si bien expliqué, chacune à leur manière –et tout en cherchant à le faire- Doris Lessing, Virginia Woolf ou Grace Paley. Les lettres et les essais, les romans, les autobiographies désignent, par leurs ellipses, leurs angles morts, l'impossibilité de tout

dire, ou de rendre compte du tout, qui frappe les artistes, - et même les philosophes,- et cela quelle que soit leur ambition, leur mégalomanie, leur folie d'immortalité.

A l'opposé du tout qui resterait à dire, il y a le je ne sais quoi, le presque rien selon Vladimir Jankélévitch qui font qu'une œuvre est unique et irremplaçable.

Il me semble que c'est ce sens de la mortalité, qui va avec la conscience de ses limites, et le sens de l'autre, justement,(qu'on a pourtant souvent pointé comme une faiblesse, le signe d'une dépression souterraine éternellement refoulée), qui fait de Simone de Beauvoir cette écrivain partageuse, passionnante, fraternelle. C'est ce courage à la Villon, « frères humains qui après nous vivez... », qui rend la lecture de ses livres souvent intimidants par leur poids, si réjouissante, si réconfortante.

Je veux écrire de bons livres.... être égoïste et généreuse, disait-elle.

Mission accomplie.

